

Parcours dans l'oeuvre de Lili Dujourie

Par Roger Pierre Turine

Quarante pièces étalées dans neuf salles: monographie d'une artiste accomplie. Un art de la pensée et du rêve, du non-dit, reconnu internationalement.

Grâce au réaménagement complet de ses salles et d'espaces rendus à leur définition initiale voulue par Victor Horta, le Palais des Beaux-Arts bruxellois est à même de nous profiler trois ou quatre expositions de concert. Ce qui autorise Paul Dujardin, son directeur, à favoriser des expositions capables, sinon de dialoguer entre elles, à tout le moins de nous proposer des choix qui permettent certains rapprochements.

Cet été, par exemple, art ancien et moderne avec «D'Ensor à Bosch», art conceptuel et minimaliste avec Lili Dujourie et art de la plus récente génération avec le «Prix de la Jeune Peinture belge» cohabitent et autorisent, dans la foulée, le visiteur à se faire une meilleure idée de l'évolution de la pensée esthétique au cours des âges. Ce n'est pas rien!

Née à Roulers en 1941, Lili Dujourie méritait la reconnaissance qui lui échoit enfin avec une exposition qui, sans être une rétrospective ni une évocation chronologique d'une création trentenaire, s'affirme néanmoins en vitrine assez exhaustive et parfaite d'un travail qui, tout en ayant évolué avec son temps et celui de sa conceptrice, témoigne d'une rare continuité dans la quête d'une affirmation de soi au-dessus de tout soupçon. Disposée dans un entrelacs de salles, que l'on visite un peu avec la ferveur du découvreur d'inattendu, l'oeuvre s'adapte à merveille à cette suite d'enfilades et de recoins: n'apparaît-elle pas elle-même comme une énigme permanente, le réceptacle visible de pensées enfouies, secrètes?

Rencontres et dialogues

Emergée au coeur d'un art conceptuel qui lui ira aussitôt comme un gant de velours sur une peau nue, Dujourie aura toujours fait cavalier seul, obnubilée par un constant souci de moduler et dépasser ses rêves, ses attentes. Et ceci peut aussi expliquer la relative méconnaissance que l'on a, ici, de son art, alors que des manifestations d'envergure l'ont saluée en Allemagne, en France, en Grande-Bretagne notamment.

Très réussie et montée avec la double complicité de l'artiste et de la commissaire anglaise Lynne Cooke - bien au fait de la création dujourienne et auteur de l'ouvrage de référence «Jeux de dames», qui lui est lié -, l'exposition s'offre à nous comme un grand livre ouvert sur une suite de questions et de réponses, les unes et les autres non véritablement formulées, mais esquissées notamment par les mises en parallèle d'oeuvres d'époques différentes. L'économie de moyens les caractérise toutes, ce qui exclut le piège de la fiction ou de l'anecdote.

L'oeuvre oscille en fait entre l'instant arrêté sur un engagement, un souci, un désir personnels et le fait vivant traduit par la vidéo. Car Lili Dujourie n'a jamais voulu choisir entre peinture, sculpture, installation, collage, vidéo: toutes ces techniques l'auront servie à tour de rôle. De même qu'elle aura indifféremment fait main basse sur du velours, du plâtre, du marbre, du métal, du papier. Sa partition globale cerne la vie et la mort, la présence comme l'absence, la mélancolie et l'action. Son oeuvre: un regard porté conjointement sur l'histoire de l'art, la littérature, la musique. Pour elle, pas question d'occulter quoi que ce soit. La création doit s'exprimer sans entraves, libre, ouverte. Dujourie s'est, au

fil du temps, insurgée contre tous les impérialismes. Contre l'Américain qui veut imposer sa vision artistique en excluant les autres. Contre les machistes imbus d'eux-mêmes...

Elle s'insurge, ne démontre rien, n'impose rien à son tour. Tout est à lire entre lignes, formes, couleurs, rencontres.

Points forts d'un parcours

Nous avons rencontré une Lili Dujourie stressée à l'heure de vernir son exposition. Trente ans de métier n'y peuvent rien: la créatrice reste seule face à elle-même. Inquiétude, attente, pression.

Elle qui n'aime guère s'exprimer, partant, à juste titre, du principe que tout ce qu'elle a à dire est dans son travail, nous a cependant fort gentiment dit ceci : *«Pour monter cette exposition, je me suis baladée dans mon travail, mais aussi dans les espaces. Il m'a fallu un mois pour choisir un plan qui me convenait mais, une fois décidée la pièce d'ouverture, «Ibant obscuri sola sub nocte per umbra», de 1988, tout s'est enchaîné très vite. J'ai privilégié l'ombre pour inviter le public à pénétrer mon univers. L'univers du non-dit»*. Et l'artiste de préciser: *«Je ne travaille pas pour le spectateur éventuel. Mais je me dis qu'en travaillant comme je le fais, je vais peut-être toucher des gens, sensibles à leur tour à mon langage»*. Ceci encore: *«J'aime toucher à tout et, bien sûr, cela évolue avec le temps... **Ma pièce la plus récente est intitulée «Le sommeil du rêve». Pour la première fois j'y utilise la terre. J'y vais vers l'essence des choses... La clé de mon oeuvre? Ce qui se passe au-delà»***.